

—En agissant ainsi j'ai l'air de ne rien savoir... se disait le misérable. Dans une heure je déposerai la dépêche que j'avais préparée. Je serai censé n'avoir reçu le télégramme du docteur Pertuiset qu'après l'envoi de celui qui devait réparer la maladresse dont je me suis rendu coupable faute de renseignements précis...

La première dépêche partie, Gilbert alla s'installer au café voisin du bureau de poste afin de laisser s'écouler une heure au moins avant d'expédier le télégramme rédigé chez lui, et qu'il se disposait à porter au moment où la visite de Madeleine l'avait retenu.

A cinq heures il retourna rue Servan, et tandis que la nourrice qui savait un peu tout faire préparait le dîner, fort peu compliqué d'ailleurs, il écrivit la lettre annoncée dans sa dépêche au docteur Pertuiset.

Celui-ci, nous croyons l'avoir dit, avait fait faire à la mairie du village de Fenestranges la déclaration du décès du comte Emmanuel d'Areynes.

En l'absence de la famille il s'était imposé le devoir, comme ami dévoué du mort, de s'occuper de tous les douloureux détails qui suivent une catastrophe imprévue.

Le bon vouloir de ceux qui l'entouraient facilitait d'ailleurs sa tâche.

Les obsèques devaient avoir lieu le surlendemain du décès.

Il avait demandé un délai de vingt-quatre heures, afin de donner à Gilbert Rollin le temps de faire le voyage de Paris à Fenestranges.

Il ne doutait pas que le neveu par alliance du comte se rendit sans retard à son appel, étant données surtout les circonstances particulières qui rendaient sa présence nécessaire en Lorraine, au point de vue des intérêts dont il était le représentant légal.

LVI

Le docteur Pertuiset avait combiné toutes choses afin de permettre à Gilbert Rollin d'arriver à Fenestranges un peu avant l'heure fixée pour la cérémonie funèbre.

Tous les amis du défunt, tous les châtelains des environs, avaient été convoqués par lettres ou par dépêches.

Malgré le titre et la fortune du comte Emmanuel, le convoi devait être d'une grande simplicité, selon le désir exprimé à maintes reprises par le vicillard d'être conduit au tombeau de ses pères sans pompe et sans ostentation.

Fidèle exécuteur de ces volontés, le bon Pertuiset avait donné ses ordres, ou plutôt ses instructions :

Au sortir de l'église des paysans de Fenestranges porteraient le cercueil, sur un brancard drapé de noir, jusqu'au caveau funéraire où dormaient leur dernier sommeil les ancêtres du comte.

On attendait avec anxiété au château des nouvelles de Gilbert Rollin.

A coup sûr une dépêche le précéderait, annonçant son arrivée.

Un appartement était tout prêt pour le recevoir.

Le docteur ne devait quitter le château que lorsqu'un membre de la famille serait là pour le relever de la tâche douloureuse imposée par son affection.

On avait calculé minutieusement le temps qu'un télégramme de Gilbert Rollin, répondant à celui du docteur, mettrait pour arriver à Fenestranges.

Partie à dix heures du matin, la dépêche de Pertuiset ne pouvait guère être remise à son destinataire avant midi.

Si celui-ci répondait à l'instant même on recevrait sa réponse vers deux heures.

Mais il fallait faire une large part à l'imprévu, et tenir compte des *aléas* possibles.

Si Gilbert était absent momentanément de chez lui, la longueur du retard dépendrait de la durée de son absence.

Enfin, selon toute vraisemblance, une dépêche arriverait avant cinq heures.

Un domestique du château était en permanence au bureau de poste depuis midi, attendant.

Ce domestique revint à quatre heures, apportant un télégramme qu'il remit à Raymond Schloss.

Le télégramme offrait cette suscription :

“ Comte Emmanuel d'Areynes,
“ Fenestranges.”

Il ne venait donc pas de Gilbert Rollin ?...

Très surpris, Raymond Schloss s'empressa de le porter au Dr Pertuiset.

—Une dépêche adressée au comte ! fit celui-ci avec embarras. Mais, mon pauvre Raymond, je n'ai pas le droit de l'ouvrir !

—Ce n'est point mon avis... répliqua le garde général, vous

avez absolument ce droit ! Vous étiez l'ami de notre vénéré maître et en ce moment vous représentez la famille...

—Sans doute, mais d'une façon qui n'a rien d'officiel...

—Qu'importe ? Personne au monde ne pourrait vous blâmer... personne au monde ne supposerait que c'est la curiosité qui vous pousse à lire cette dépêche...

Le docteur hésitait.

—Croyez-vous aux pressentiments ? reprit brusquement Raymond Schloss.

—Oui, j'y crois... les ayant vus souvent se réaliser. Pourquoi cette question ?

—Parce que j'ai le pressentiment qu'il est urgent de prendre connaissance de cette dépêche et qu'elle apporte une nouvelle heureuse.

—Une nouvelle heureuse, dans notre deuil ! cela serait-il possible ? répliqua le docteur.

—Je ne le sais pas, mais je le sens...

Pertuiset hésitait encore.

Il n'osait déchirer cette enveloppe adressée au mort.

Ses mains tremblaient et ses regards restaient fixés sur le nom du comte Emmanuel.

—Monsieur le docteur, ouvrez ! fit Raymond d'une voix vibrante, je vous le demande au nom de celui qui n'est plus !...

L'hésitation de Pertuiset cessa comme par enchantement.

Il déchira l'enveloppe et déploya la feuille qu'elle contenait.

Le garde général, penché sur son épaule, lisait en même temps que lui et s'écria :

—Ah ! mes pressentiments ne me trompaient pas ! Je le sentais bien que cette dépêche devait apporter un allègement à notre douleur !! M. l'abbé d'Areynes est vivant... il est sauvé... On nous avait menti...

—Et ce mensonge a tué le comte ! fit Pertuiset d'une voix sourde. Raymond eut un geste de fureur.

—Le lâche !! murmura-t-il.

Après un instant de réflexion il ajouta :

—Mais il ne répond pas à votre dépêche.

—Non... répliqua le docteur, et je ne puis m'expliquer cela... à moins toutefois qu'il n'ait expédié ce télégramme avant d'avoir reçu le mien...

Raymond Schloss secouait la tête et semblait absolument incrédule.

Pertuiset examina la dépêche, y cherchant l'heure du dépôt au bureau de Paris.

—Trois heures moins dix... fit-il. Gilbert Rollin devait être absent de chez lui lorsque ma dépêche y est arrivée... Il s'était rendu sans doute chez l'abbé Raoul d'Areynes, où il a appris la bonne nouvelle, et il s'est hâté de télégraphier cette nouvelle au comte avant de retourner rue Servan... Ceci me paraît surabondamment démontré par cette indication...

Et il montrait la dépêche ouverte.

—C'est possible, répondit le garde-général sans conviction, ne préjugeons rien quant à présent... Attendons.

Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, il reprit :

—Mais pourquoi l'annonce aussi prompte, aussi formelle, de la mort de l'abbé d'Areynes, lorsque quarante-huit heures plus tard la sinistre nouvelle se trouve inexacte...

—Un médecin peut se tromper dans ses diagnostics, mon cher Raymond... fit le docteur. Combien rencontrons-nous de gens bien vivants et que la science avait condamnés ?

—Soit ! Nous verrons plus tard...

Les deux hommes regagnèrent la chambre à coucher où le corps du comte reposait sur son lit, en attendant qu'on le mit en bière pour le dernier voyage.

Raymond Schloss apprit aux domestiques du château la nouvelle heureuse qu'on venait de recevoir, et chacun éprouva une sorte d'allègement à sa douleur en songeant que du moins un second deuil ne s'ajoutait pas au premier.

Vers sept heures du soir un employé du télégraphe arriva de Fenestranges.

Il apportait une dépêche adressée cette fois au docteur Pertuiset.

Ce fut Raymond qui la reçut et se hâta de la porter au vieil ami de la maison.

Le docteur l'ouvrit aussitôt, et ses sourcils se froncèrent tandis qu'il la lisait, en même temps que son visage exprimait une émotion pénible.

—C'est de M. Rollin, sans doute ? demanda le garde général.

—Oui.

—Il vous annonce son arrivée ?

M. Pertuiset ne répondit pas à cette question. Mais il tendit la dépêche à Raymond en lui disant :